



TROIS JOYAUX BYZANTINS

SUR LESQUELS SONT INSCRITS LES NOMS DE PERSONNAGES HISTORIQUES
DU IX^e SIÈCLE,

PAR M. G. SCHLUMBERGER.

(Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*)

J'ai reçu de Constantinople une fort belle bague qui a très probablement appartenu à un des plus illustres empereurs byzantins, alors qu'il n'était pas encore monté sur le trône, je veux parler de Basile, le fondateur de la dynastie macédonienne. C'est un anneau d'or très pesant⁽¹⁾; dans l'excavation du chaton est enchâssée une pâte de verre, de couleur verte, présentant la tête de face du Christ crucigère assez grossièrement exécutée. L'inscription circulaire, en beaux caractères

+ ΚΕ ΒΟΗΘ' ΒΑΣΙΛΕΙΩ ΠΑΡΑΚΟΙΜΟΥΜ' ΤΟΥ ΔΕΣΠ'



soigneusement gravés, se lit : + ΚΕ (pour ΚΥΡΙΕ) ΒΟΗΘ'(ει) ΒΑΣΙΛΕΙΩ ΠΑΡΑΚΟΙΜΟΥΜ'(ενω) ΤΟΥ ΔΕΣΠ'(οτου), « Seigneur, prête assistance à Basile, parakimomène (grand chambellan, accubitor) de l'empereur ». La face extérieure présente de chaque

⁽¹⁾ J'ai signalé ce monument qui n'était pas encore en ma possession, à la page 562 de ma *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884.



côté un monogramme inscrit dans un cercle placé lui-même au centre de trois rameaux contournés, le tout finement niellé; l'un des monogrammes est celui de ΚΥΡΙΕ, l'autre celui de ΒΟΗΘΕΙ: «*Seigneur, prête secours (à ton serviteur)*. »

Ce bel anneau présente tout l'aspect d'une œuvre byzantine du ix^e siècle environ; les caractères de l'inscription sont exactement conformes à ceux des sceaux de plomb et des monnaies impériales de cette époque; le Christ à la tête sans nimbe adossée à la croix, est très semblable à ceux qui figurent sur les monnaies byzantines du milieu du ix^e siècle⁽¹⁾.

Le parakimomène, *παρακοιμώμενος, παρακοιμώμενος τοῦ κοιτῶνος*, «*celui qui couche auprès de l'empereur*», était, on le sait, un fort haut personnage; couchant dans l'appartement même du basileus, il remplissait auprès de lui les fonctions d'un grand chambellan; ne quittant jamais sa présence, il acquérait nécessairement une influence considérable, parfois excessive. Presque tous les parakimomènes ont joué un rôle dans l'histoire byzantine. Très souvent ils étaient eunuques, mais pas constamment, témoin précisément Basile le Macédonien qui fut le parakimomène de Michel III. Je ne connais que deux sceaux de plomb de parakimomènes; je les ai cités à la page 562 de ma *Sigillographie de l'empire byzantin*; ils appartiennent l'un et l'autre à des personnages qui ont eu une certaine célébrité : Nicolas, proèdre et parakimomène de l'empereur Constantin VIII, et le fameux Samounas, qui fut parakimomène de Léon VI.

L'histoire a conservé le nom d'au moins deux parakimomènes du nom de Basile; le plus illustre fut Basile le Macédonien, ce dresseur de chevaux devenu le favori, puis le meurtrier et le successeur du misérable empereur Michel III. Michel l'avait créé protostrator, puis parakimomène en 865 en

(1) Voir par exemple le Christ des sous d'or de Michel III et Théodora et de ceux de Michel III seul; Sabatier, *Monnaies byzantines*, t. II, pl. XLIV, n^{os} 7 et 12.

remplacement de Damien; en 866 il l'avait forcé à répudier sa femme Marie pour épouser sa concubine à lui, Eudoxie, fille d'Inger; en outre il lui avait donné sa propre sœur Thécla. Le 21 avril de cette même année, Basile et ses partisans massacraient le César Bardas en présence de Michel, et quelques semaines après, le jour de la Pentecôte, Michel, n'ayant pas de fils, prenait son parakimomène pour collègue et le couronnait dans Sainte-Sophie assisté du patriarche Photius; le 23 septembre 867, Michel, dont l'état de fureur presque constant, entretenu par l'ivresse, était devenu pour tous un danger de chaque instant, périssait assassiné à trois heures de la nuit dans l'église de Saint-Mamas par ordre de Basile. Le même jour, le parakimomène se faisait proclamer empereur unique et inaugurait en sa personne la grande dynastie macédonienne qui devait régner à Byzance l'espace de près de deux cents ans.

L'autre Basile parakimomène a, lui aussi, joué un rôle considérable au siècle suivant. Son nom revient à chaque page de Léon Diacre et des chroniqueurs contemporains. Il était fils de l'empereur Romain Lécapène et d'une esclave russe et portait le surnom de Pétilos ou l'Oiseau. Il était eunuque. En 944, Constantin Porphyrogénète le créa patrice et exarque de la Grande Hétaïrie (corps de la garde composé de Ross et de *Værings*), puis, quelques mois après, parakimomène et proto-proèdre ou chef du sénat. En 958, à la tête de l'armée d'Asie, il remporta de grands succès sur les Sarrasins et célébra un triomphe à Constantinople. L'année suivante, ce fut lui qui, de ses mains, déposa la dépouille mortelle de Constantin Porphyrogénète dans le tombeau de Léon VI. Sous le règne de Romain II il tomba en disgrâce, conspira et fut exilé. Il prit sa revanche en 963 et fut un des principaux artisans du triomphe de Nicéphore Phocas, qui lui restitua sa dignité de chef du sénat. Six ans après, trahissant ce même Nicéphore, il se déclara pour son meurtrier Jean Zimisès qui le nomma de

nouveau parakimomène et en fit son bras droit. Il fut alors véritablement premier ministre et fit preuve de grandes qualités de gouvernement. A la mort de Zimiscès, il fut tuteur des jeunes empereurs Basile et Constantin et demeura au premier rang jusqu'en 988. A cette date, il tomba de nouveau en disgrâce, fut exilé par Basile II et mourut de chagrin peu après; il avait joué un rôle presque constamment prépondérant sous cinq empereurs successifs.

La bague que je présente à l'Académie a presque certainement appartenu à un des deux Basile dont je viens d'esquisser brièvement l'histoire, mais tout indique qu'il faut l'attribuer plutôt au premier qu'au second. J'ai dit que les caractères de la légende sont entièrement semblables à ceux des monnaies et des sceaux de plomb des empereurs et des hauts personnages du ix^e siècle. En outre, et ceci est la preuve la plus concluante, le Christ sans nimbe crucigère du chaton est absolument semblable à celui des monnaies de ce même Michel III auquel Basile succéda après l'avoir fait assassiner. Un siècle plus tard, à l'époque du second parakimomène Basile, le type du Christ, les caractères des légendes sont très différents sur les monnaies des Constantin Porphyrogénète, des Romain II, des Nicéphore Phocas. Il est donc très probable que la bague que je possède aujourd'hui a appartenu au grand basileus Basile le Macédonien et qu'il l'a portée entre 865 et 867 à l'époque où il remplissait les hautes fonctions de parakimomène.

Par la même occasion, je fais passer sous les yeux de l'Académie une autre bague d'or byzantine de même époque que la précédente, et qui, elle aussi, a vraisemblablement appartenu à un personnage historique cité par les chroniqueurs. Ce beau joyau, malheureusement brisé, qui offre de même tous les caractères d'une œuvre byzantine du ix^e siècle, m'a été envoyé

de Beyrouth. Il aurait été trouvé aux environs d'Antioche, dans une tombe. Le chaton porte le buste du Christ au nimbe crucigère avec l'inscription finement niellée + ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΑΕΤΙΩ ΒΑΣΙΛΙΚΩ ΠΡΩΤΟΣΠΑΘΑΡΙΩ ΚΑΙ ΔΡΟΓΓΑΡΙΩ (*sic*) ΤΗΣ ΒΙΓΛΗΣ, « Seigneur, prête secours à Aétios, protospathaire impérial et drongaire de la Veille (ou des Vigiles) ». Sur les côtés de l'anneau on distingue encore les traces des effigies également niellées de saint Jean l'Évangéliste et de la Vierge.



J'ai parlé de cette bague dans le *Bulletin de la Société des antiquaires* de 1880, p. 165; depuis, dans ma *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 340, au chapitre des *Drongaires de la Veille*, j'ai proposé de l'attribuer à un certain Aétios, patrice et stratège des Anatoliques, qui est mentionné par le continuateur de Théophane à l'année 846⁽¹⁾, sous le règne de ce même Michel III qui périt victime du parakimomène Basile. Cet Aétios devenu le prisonnier de l'émir Al-Moumenin, fut décapité par son ordre à Samara sur l'Euphrate, avec une quarantaine d'autres captifs de marque, pour avoir refusé d'abjurer la foi chrétienne. Le chroniqueur ne nous dit pas que cet Aétios ait été drongaire des Vigiles, mais il a fort bien pu passer sous si-

⁽¹⁾ Ed. Bonu, p. 126 et 639.

lence ce premier titre militaire dont aurait été décoré cet officier à l'époque où la bague fut exécutée, titre inférieur à ceux de patrice et de stratège qu'il aurait obtenus dans la suite et qu'il portait au moment de sa mort tragique. Rien même ne s'opposerait absolument à ce que le corps du patrice martyr ait été racheté par les Byzantins, rapporté à Antioche et inhumé avec son anneau dans une tombe qui sera probablement devenue pour les fidèles le but d'un pieux pèlerinage. Bien entendu, il s'agit là d'une pure hypothèse, mais la rareté très grande du nom d'Aétios chez les Byzantins et plus particulièrement à l'époque à laquelle on peut, avec quelque certitude, attribuer cette bague, est une probabilité de plus en faveur de l'attribution que je propose.

Le dernier monument dont je voudrais dire quelques mots a été publié par moi d'une manière sommaire dans le *Bulletin de la Société des antiquaires* de 1884, p. 196. C'est le couvercle d'un reliquaire byzantin d'or qui provient de la vente Castellani; il est de forme irrégulièrement ovale et porte l'inscription finement niellée : ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΣΤΕΦΑΝΟΥ



ΤΟΥ ΝΕΟΥ, « Relique de saint Étienne le Jeune ». Un anneau de suspension est fixé par une charnière que maintiennent encore

deux perles. Ce bijou est intéressant à plus d'un titre, d'abord parce que les bijoux du moyen âge byzantin sont d'une extrême rareté, puis parce que celui-ci nous rappelle le nom d'un personnage fort considérable du ix^e siècle, saint Étienne le Jeune, de Constantinople, dont l'Église grecque célèbre la fête le dix-huitième jour du mois de mai, et qui fut fils d'empereur et patriarche de Constantinople⁽¹⁾. Il était fils du grand basileus Basile le Macédonien, celui-là même dont je viens de présenter l'anneau, et frère de Léon VI, lequel à son avènement, en septembre 886, le désigna pour succéder sur le trône patriarcal au fameux Photius qui venait d'être déposé. Étienne se trouve donc avoir été le propre oncle de Constantin Porphyrogénète. Il mourut peu après son élection, dès le mois de mai 889, en odeur de sainteté, et fut enterré au monastère de Sycæ. Il fut mis ensuite au nombre des saints, probablement dès le règne de son neveu le Porphyrogénète. Les caractères de la légende du reliquaire sont parfaitement semblables à ceux des inscriptions des nombreux sceaux byzantins du x^e ou du xi^e siècle que je possède. Nous avons donc très vraisemblablement ici un échantillon de l'orfèvrerie byzantine de cette époque. Depuis que j'ai publié ce reliquaire, et c'est à cette occasion que je crois devoir revenir sur ce petit monument, mon savant maître, M. Miller, m'a signalé un rapprochement des plus intéressants. Dans l'édition qu'il a publiée des œuvres de Manuel Philé⁽²⁾, poète de cour qui fleurit à Byzance de 1280 à 1330, figurent quatre quatrains en l'honneur d'un *λεψανον* de saint Étienne le Jeune, qui était la propriété du despote Constantin Paléologue, fils d'Andronic le Vieux. Le titre de chacun de ces quatrains est

(1) V. *Vita s. Stephani junioris*, cod. Par. 436; et Cotelier, *Ecclesiae græcæ monumenta*.

(2) *Manuelis Philæ Carmina*, Paris, 1855, t. I, p. 30 et 31, nos LXIII, LXIV, LXV, LXVI.

celui-ci : Εἰς λείψανον τοῦ ἁγίου Στεφάνου τοῦ νέου, ὃν ἐγκόλπιον⁽¹⁾ τοῦ δεσπότου κυροῦ Κωνσταντίνου.

Voici le texte de l'un d'entre eux. Les autres expriment à peu près la même idée sous une forme différente.

Χρυσὸς μετὰ πῦρ καὶ μετὰ λίθους λίθοι ·
Ὁ γὰρ νέος Στέφανος ἐν τῷ λειψάνῳ,
Πλὴν οὐκ ἐπαθλεῖ⁽²⁾· θαυματουργῶν δὲ ξένως
Τὸν δεσπότην φρουρεῖ με τὸν Κωνσταντίνον.

Le reliquaire qui excitait à un si haut degré la verve poétique de Manuel Philé était probablement autrement somptueux que celui dont je possède un fragment. Les pierres précieuses y mariaient leurs feux aux scintillements de l'or. Le rapprochement n'en est pas moins curieux et tous ces indices réunis nous font voir en quel honneur ont été tenues durant des siècles, à Byzance, les reliques du saint patriarche Étienne, fils d'empereur.

⁽¹⁾ Ἐγκόλπιον, amulette, phylactère.

⁽²⁾ Pour οὐκέτ' ἀθλεῖ, « non amplius ».